

Charlemagne et l'élément gallican  
dans la Chanson de Roland

La Chanson de Roland est sans doute une des meilleures expressions de la renaissance artistique et religieuse du Moyen Age. L'oeuvre d'un auteur extrêmement habile, elle chanta la Foi et la féodalité au commencement du XII<sup>e</sup> siècle.<sup>1</sup> De même que les tympan et les vitraux des églises ogivales enseignèrent au peuple la Chrétienté et le code social, de même le Roland fut vraiment un livre d'instruction. On citerait les cathédrales de Paris, Amiens et Chartres, par exemple, que l'on décrit comme des ouvrages traitant des arts et des sciences. Mais la Chanson de Roland, précédant de quelques années les églises gothiques, fut également un des moyens capitaux de l'enseignement. A peine moins encyclopédique que ces beaux édifices, le poème servait aussi de catéchisme à un peuple illettré dans les deux domaines de la religion et de la culture.

Dès le début du Roland, cependant, on décèle un aspect accessoire qui non seulement élève Charlemagne à un très haut niveau mais encore le fait se mesurer d'une manière fort subtile à la papauté. Cela impliquait que les rois de France pourraient devenir les souverains spirituels aussi bien que temporels. Très tôt dans le poème, l'auteur décrit la façon dont Charlemagne montre son indépendance envers l'influence clericale: l'empereur rejette formellement le conseil de l'archevêque Turpin, lui ordonnant de s'asseoir et de ne rien dire.

Il semble que le poète en soit revenu à Charlemagne et l'ait mis au plus haut degré pour renforcer le sentiment nationaliste croissant en France au XII<sup>e</sup> siècle. Ce qui nous intéresse, c'est que l'auteur choisit d'employer la chanson de geste pour

apprendre aux auditeurs non seulement la Foi et le système féodal mais encore l'esprit gallican.

## I. Le Fond historique

Selon toute évidence, le poème fut composé la génération après que le pape Grégoire VII, en 1077, fit agenouiller l'empereur d'Occident Henri IV à Canossa (voir note 1). Ce fut le résultat d'un conflit entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, entre le pape et le chef du Saint Empire romain. En réalité, le Moyen Age était une longue rivalité entre pape et prince dont Canossa exprime l'exemple par excellence. Antonio de Stefano souligne que, s'il y avait des différences entre les luttes d'influences à l'époque de Henri IV et à celle de Frédéric II, empereur d'Occident qui rivalisa avec la papauté presque deux cents ans plus tard, il ne s'agissait que d'un raffinement:

La lotta tra l'Impero et il Papato, che si trascinava ormai da secoli sempre più inasprendosi, entra con Federico II in una nuova fase, nella quale più che da un concetto religioso, come al tempo di Gregorio VII, o da un concetto giuridico, come al tempo del Barbarossa, essa ci appare dominata da un concetto filosofico.<sup>2</sup>

Ce fut la pensée philosophique qui domina la papauté au XIII<sup>e</sup> siècle, surtout dans la deuxième moitié de ce siècle; Grégoire VII, d'autre part, "traeva i suoi argomenti dalle Sacre Scritture"<sup>3</sup> ce que fait également l'auteur de la Chanson de Roland. Bien que les historiens de nos jours ne s'accordent pas les uns avec les autres au sujet de qui était vainqueur à Canossa et de qui y était vaincu, c'est le paraître et non pas l'être qui importe. On voyait l'empereur

d'Occident se rendre en Italie et s'y humilier devant le pape. Les nouvelles d'un tel événement se répandirent d'un bout à l'autre de l'Europe, de sorte que même l'auteur du Roland a pu en entendre parler. Ce qui fait naître encore de l'intérêt, c'est qu'il semble y avoir des raisons de considérer sérieusement une autre hypothèse: l'auteur du poème était clerc.<sup>4</sup>

On peut être frappé que ce soit un clerc qui dise de telles choses du pape, mais T. Atkinson Jenkins cite un moine anonyme de Saint-Gall qui décrit Charlemagne comme "Episcoporum episcopus, religiosissimus Karolus."<sup>5</sup> Au Moyen Age les frontières nationales jouèrent un très grand rôle; elles influèrent sur les coeurs des hommes, y compris ceux des clercs. Par conséquent, un moine a pu donner à l'empereur le titre qui appartenait de plein droit au pape. L'historien Luchaire, également cité par Jenkins, met en relief le nationalisme et le sentiment anti-papal impliqué chez les religieux:

Les clercs et les moines ne fournissent pas seulement à la monarchie la plus grande partie de ses ressources militaires et fiscales; ils sont aussi les propagateurs zélés de son influence politique. (p.34)

A l'époque où les papes s'efforcèrent de maîtriser l'Europe, les rois à leur tour firent tout leur possible en vue de dominer les évêchés et les abbayes dans leurs royaumes. On remarque deux mouvements: une renaissance religieuse qui pourrait renfermer le pouvoir de la papauté et le nouvel esprit du nationalisme, déjà en plein essor, qui consolidera le pouvoir des princes. En général, c'était une lutte pour gagner l'autorité (la querelle parfois acharnée des investitures, par exemple); de temps à autre, cependant, les papes condamnaient la vie déréglée d'un prince ou d'un roi. Ainsi en 1199 Innocent III excommunia Philippe Auguste de France et prononça l'interdit sur tout le royaume. C'était à la suite

du divorce de Philippe d'avec Ingeburge de Danemark pour épouser Agnès de Méran.

De plus, il faut faire remarquer que le poète ne fait pas d'erreur en revenant à Charlemagne, car le gallicanisme historique remonte à sa politique religieuse.

## II. La Chanson de Roland et l'évidence interne

Au milieu d'un tel conflit était née la Chanson de Roland. Il reste purement conjectural qu'il y ait un rapport entre ces luttes et cette chanson de geste. Bien entendu, on peut la considérer comme une louange soit des héros de France, soit des croisades, soit des croisés. En effet, dès que l'on examine le poème, on remarque tout de suite le ton religieux, à la fois pieux, touchant et admirable; la Chanson de Roland est effectivement un hymne à la gloire de Dieu, de Charlemagne et de Roland.

Néanmoins, bien que l'on voie Charlemagne comme roi et empereur, le poète le montre aussi comme choisi par Dieu pour achever sur la terre le plan divin. On trouve également dans le poème bien des preuves internes qui justifient la conclusion que le Roland est l'expression du sentiment gallican. Il possède bien des caractères d'une oeuvre anti-papale écrite contre ce que l'auteur aurait pu considérer comme des usurpations ultramontaines en France.

Au contraire de Grégoire VII qui déclarait des "guerres saintes" contre des Chrétiens, Charlemagne -- d'après la représentation du poète -- déclarait des guerres qui étaient vraiment saintes: c'est l'empereur qui se battait contre le païen. Roland, sur le point de mourir, en parle quand il dit à Durandal, son épée:

Carles esteit es vals de Moriane,  
Quand Deus del cel li mandat par sun a[n]gle  
Qu'il te dunast a un cunte cataignie; . . .

Mielz voeill murir qu'entre paiens remaigne.<sup>6</sup>

A. Charlemagne: missionnaire par excellence

C'est une mission divine et Charles est le missionnaire au plus haut degré. Il n'importe pas que l'empereur, tout en conquérant bien des territoires, ait détruit complètement des villes. L'auteur décrit la victoire à "Cordres la citét" (vers 71); en voici la justification:

Li empereres se fait e balz et liez, . . .  
Od ses cadables les turs en abatièd. . . .  
En la citét nen ad remés paien  
Ne seit ocis u devient chrestïen. (vers 96-98  
et 101-02)

On remarque comment l'auteur du Roland élève le ton du poème à un très haut niveau, car -- pour Charlemagne et ses chevaliers -- il s'agit non pas d'une acquisition des autres royaumes mais plutôt d'un service au nom de Dieu. Même la discussion au sujet de la réconciliation demandée par Marsile le montre. Roland, qui est contre, invoque la vengeance, une vertu au Moyen Age (vers 201-13). D'autre part, Ganelon insiste pour que les Français croient Marsile quand le roi sarrasin promet de se faire chrétien (vers 223-28). Naimès, ami de Charles et son conseiller le plus sage, met carrément la décision à un niveau moral: refuser la demande de Marsile serait un péché (vers 239-40). Mais en réalité Naimès ne dit que ce que Charlemagne a déjà exprimé:

. . . [Marsile] me sivat ad Ais a mun estage,  
Si recevrat la nostre lei plus salve.  
Chrestïens ert. (vers 188-90)

Pour faire voir la rectitude de Charles, le poète souligne la méchanceté de l'ennemi. Ainsi Blan-

candrins est sournois et dissimulateur (vers 24-60); Valdabrun, qui s'est emparé de Jérusalem par trahison, est celui qui par la suite a violé le temple et tué le patriarche devant les fonts (vers 1562-63).

#### B. Charlemagne: messenger de Dieu

L'empereur est plus qu'un missionnaire. Il est représentant et messenger de Dieu. Bédier fait remarquer que Charlemagne, au contraire des autres personnages, même de Roland et de Turpin, prie sans cesse. L'empereur "sollicite du ciel avant, pendant, après les batailles des faveurs particulières" (p. 310). Dès le début du poème on remarque la raison pour laquelle les Français restent longtemps en Espagne: il n'y a ni château ni ville à détruire "fors Sarraguce" (vers 6), ville sous la domination de Marsile

. . . ki Deu nen aimet,  
Mahomet sert e Apollin reclimet. (vers 7-8)

Est-ce uniquement la rhétorique? Il semble que non. Ce sont ces vers-ci qui démontrent le rôle de la foi chrétienne au Moyen Age, ce qui donne vraiment le ton directeur à tout le poème. Et l'auteur du Roland le bâtit sur cette Foi de sorte que ce soit Charlemagne, et non pas le pape, qui est l'instrument de Dieu pour la faire répandre.

#### C. Charlemagne: vrai lien entre Dieu et l'homme

De plus, c'est à Charlemagne que Dieu accorde des visions (laisses 56-57, 185 et 248). Ces visions expriment non seulement le rôle prophétique de l'empereur mais encore qu'il est l' élu de Dieu. C'est Gabriel, un des archanges les plus célèbres, qui est envoyé au nom de Dieu à Daniel (Daniel 8:16 et 9:21), à Zacharie (Luc 1:19) et à la Vierge (Luc 1:26).

Dans le poème ce n'est pas le pape mais Charles qui va de pair avec ce prophète renommé de l'Ancien Testament, mais aussi avec le père de Jean-Baptiste et avec la mère du Christ. En ce qui concerne la Vierge, il n'est pas nécessaire de souligner sa portée énorme au Moyen Age. Ce fut elle qui joua sans doute le rôle le plus important en tant que médiatrice entre le ciel et la terre. L'auteur du Roland porte l'empereur à un rang tellement supérieur que son rôle commence à ressembler à celui de la mère du Christ, ce qui revient à dire que ces visions font de Charlemagne le vrai lien entre Dieu et les Français. Et on remarque la mission à la fin du poème, ce qui sépare sans aucun doute l'empereur du pape; Charles apprend qu'il doit se rendre ailleurs au service de Dieu. C'est lui, et non pas le pape, qui est choisi pour aller aider les gens à Imphe. Gabriel ordonne que Charles se transporte "A la cité que paien asise;/Li chrestien te recleiment e crient" (vers 3997-98). Il est clair que l'auteur prend le parti de l'empereur, et non pas celui du pape. Selon la doctrine de l'église, le pape est le vicaire du Christ, le lien vrai et unique entre Dieu et l'homme. Mais les guerres en Europe auxquelles les successeurs de Saint Pierre prirent part contre l'un ou l'autre prince servirent à diviser la Chrétienté au Moyen Age. De plus, il s'agit de la richesse papale et du tribut annuel payé par les rois d'Angleterre (vers 373). On remarque de différents niveaux de signification dans ce que dit Bramimunde à Ganelon en lui donnant les "dous nusches": qu'elles "valent mielz que tut l'aveir de Rume" (vers 637 et 639). Bien que le poète ne soit pas explicite, il se peut qu'il ait mauvaise opinion à l'égard du trésor papal. Son allusion aux impôts papaux peut être considérée comme une critique cachée de la cour papale. Personne ne trouve bon un tel tribut. Les chevaliers de Charles, d'autre part, rendent service à leur empereur comme guerriers; les rois d'Angleterre et leurs chevaliers

ne sont que des assujettis. On peut reconnaître de l'ironie dans le Roland quand le poète parle de ces rois qui s'acquittent de certaines obligations envers Rome non pas par leurs armes mais par ce tribut annuel.

#### D. Charlemagne: père de son peuple

Si l'empereur est le lien entre Dieu et son peuple, selon le poète, il est également le père de ses sujets. Bien que le pape (du latin papa, qui veut dire père) doive l'être, c'est Charlemagne qui joue effectivement ce rôle dans la Chanson de Roland; c'est lui, et non pas le pape, qui protège le peuple chrétien et la Foi. Certes, il ressemble beaucoup aux patriarches, aux prophètes et aux rois de l'Ancien Testament. On a déjà décelé la ressemblance entre cette partie de la Bible et le Roland: les guerres contre les païens et le rôle de la vengeance chez Dieu et chez les Juifs. Il y en a une autre: ceux qui guidaient le peuple juif étaient plus pères que chefs. On peut le dire d'Abraham et de Moïse, par exemple. C'était Abraham qui menait son peuple d'Ur en Chaldée à une terre étrangère, tout comme Charles a mené pendant sept ans (vers 1-2) les chevaliers français en Espagne, également terre étrangère. Selon l'auteur du Roland, Charlemagne est principalement père des Français de la même façon qu'Abraham est père des Juifs.

Charles ressemble aussi à Moïse: tous les deux sont pères de leurs propres peuples. L'un, en fuyant, ramène les Juifs à la Terre promise; l'autre, victorieux, ramène les Français à la "Terre major" (vers 600, 1667, etc.). Les armées de leurs ennemis sont détruites. Pour Moïse, les Egyptiens se noient dans la mer Rouge (Exode 14:15-31); pour Charlemagne, qui attaque les Sarrasins et remporte la victoire, l'ennemi est vaincu dans "L'ewe de Sebre" (vers 2465-75).

D'ailleurs, on voit le temporel dominer le spirituel, procédé dont la portée est de conséquence. L'auteur du Roland, tout en faisant ressembler Charlemagne aux patriarches, met l'accent sur la suprématie de l'empereur par rapport à celle du pape. On se souvient du rôle d'Abraham, père et chef de son peuple, par rapport à celui de Melchisédec, qui n'est que "sacrificateur de Dieu Très-Haut" (Genèse 14:18-20) qui s'en va aussi vite qu'il entre en scène dans la Genèse. De plus, on se rappelle le rôle de Moïse par rapport à celui de son frère aîné Aaron qui était d'abord prophète (Exode 7:1) et ensuite prêtre (Exode 28:1-4).

Bien que l'on reconnaisse le pouvoir quasi absolu dont jouissent Abraham et Moïse, ceux qui sont des chefs politiques, le poète accorde à Charlemagne non seulement des caractères paternels et royaux, mais encore ceux qui sont sacerdotaux. Certes, la Chanson de Roland est si bien écrite que l'on peut l'entendre ou la lire sans déceler ce que fait l'auteur. Mais c'est à propos de Charlemagne, et non pas de l'archevêque Turpin, qu'il écrit:

De sa main destre l'ad adsols et seignét.

Si·s beneïst Carles de sa main destre.

(vers 340 et 3066)

Le poète fait entrer Charles dans le domaine exclusivement ecclésiastique. Un tel procédé, sans doute le coup le plus ouvert et le plus audacieux, confère à l'empereur ce qui appartient uniquement aux prêtres. Jenkins commente ce rôle de Charlemagne quand il dit que l'empereur ". . . in the mind of the poet, is the priest-king of the Old Testament. . . . He is 'another Moses, 'another David,' the Lord's Anointed ruling by the divinest of rights" (p. 34).

Charlemagne ressemble aussi à Josué, chef du peuple juif à partir de la mort de Moïse. Ce qui importe, c'est que Dieu choisit non pas Aaron, prêtre

et chef religieux, pour qu'il succède à son frère mais plutôt un homme militaire (Josué 1:2), ce qui implique que l'empereur soit également choisi par Dieu. En faveur des prières de Josué, Dieu arrêta le soleil dans sa course pour que l'armée juive ait pu tirer vengeance des Amoriens; en faveur de Charlemagne, Dieu arrête le soleil dans sa course pour que les Français puissent tirer vengeance des Sarrasins:

Pur Karlemagne fist Deus vertuz mult granz;  
Car le soleilz est remés en estant. (vers 2458-59)

L'empereur ressemble également à David en tant que roi et soldat choisi par Dieu, oint de Dieu et conquérant pour Dieu, ce qui fait agrandir la stature de Charlemagne et fait réduire le rôle que joue le pape.

\*

\*        \*

Le poète prend le parti des rois. Pour faire augmenter le pouvoir monarchique, il se sert de la Bible même et, par un tel procédé, cherche à anéantir l'influence temporelle papale en France. Il faut souligner cependant que le poème n'est pas irréligieux. Le Roland n'exprime rien que l'Eglise considèrerait comme répréhensible ou nuisible en matière de dogme et de morale. Au contraire, le poème est débordant d'une piété irréprochablement sincère et d'un sentiment vraiment chrétien apprenant aux auditeurs, il y a bien des siècles, à mener une vie vertueuse. En aucune façon on ne peut prétendre que l'auteur a voulu employer la religion uniquement pour cacher sa propre politique ou pour donner le jour à un instrument de propagande. Si l'on considère la Foi représentée dans le poème comme un camouflage, on en détruit complètement l'esprit; mettre le Roland sur un plan politique est faire disparaître son art.

En fait, il n'y a rien de surprenant d'y trouver

la pensée gallicane, quoique la France soit nommée "la fille aînée de l'Eglise." Même si le poète exprime un tel sentiment, les lecteurs actuels ne doivent pas conclure qu'il rejette la Foi, la papauté ou le pape. On insiste tout autrement sur ce double aspect chez l'auteur: il se méfie du pouvoir temporel du pape mais en même temps il croit avec ferveur en son pouvoir spirituel.

Tout au plus, l'élément gallican n'est qu'un aspect accessoire de ce bijou de la littérature française. Néanmoins, il ajoute quand même une autre dimension au poème. Cette facette en démontre la beauté et aide merveilleusement à approfondir ce chef-d'oeuvre, la Chanson de Roland.

RAY WHELAN  
ECOLE SUPERIEURE DE COMMERCE  
CLERMONT-FERRAND

#### NOTES

<sup>1</sup>Voir Bédier qui maintient que le poème fut écrit entre 1080 et 1131: Joseph Bédier, La Chanson de Roland (Paris: H. Piazza, 1927), pp. 40-41.

<sup>2</sup>Antonio de Stefano, La Cultura alla Corte di Federico II Imperatore (Bologna: Nicola Zanichelli Editore, 1950), p. 12:

La lutte entre l'empire et la papauté, qui durait désormais depuis des siècles et s'envenimait toujours de plus en plus, entre avec Frédéric II dans une nouvelle phase où

dorénavant cette lutte nous apparaît davantage dominée par un concept philosophique que par une pensée religieuse, comme à l'époque de Grégoire VII, ou par une notion juridique, comme du temps de Barberousse.

<sup>3</sup>de Stefano, p.12: ". . . tira ses arguments des Ecritures."

<sup>4</sup>A propos de cette hypothèse voir P. Boissonnade, Du Nouveau sur la "Chanson de Roland"(Paris: Librairie Ancienne Honoré Champion, 1923), pp. 443-46.

<sup>5</sup>T. Atkinson Jenkins, ed., La Chanson de Roland: Oxford Version (Boston: D.C. Heath & Co., 1924), p.34.

<sup>6</sup>F. Whitehead, ed., La Chanson de Roland (Oxford: Basil Blackwell, 1975). Toutes les citations du Roland renvoient à cette édition.

